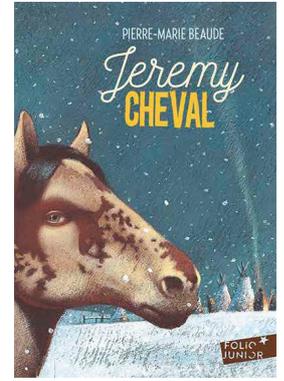


Quand Lisbeth, la fille des fermiers voisins, venait se promener dans le coin, Jeremy s'amusait à prendre de jeunes taureaux au lasso et à les monter en s'agrippant à leur encolure. Il tenait vingt ou trente secondes, puis se rétablissait avec agilité au sol avant que le taurillon ne l'éjecte. Il faisait tout cela en cachette de Norton qui n'aimait pas qu'on s'amuse avec les jeunes bêtes.

Un jour, Jeremy se fit surprendre. Il se dit que son compte était bon, mais le fermier se fit tout sourire :



– Bravo, Jeremy, tu t’y prends très bien. Je vais te faire un cadeau, et même un grand cadeau : je te donne l’apaloosa. Il est à toi. Mais attention, pas de faiblesse ! Tu as trois mois pour le faire marcher droit.

Il y avait trop de douceur dans la voix pour que Jeremy ne soupçonne pas le piège. Le cadeau était très intéressé. Norton lui demandait de réussir là où il avait échoué. C’était tout bénéfique pour lui. Car si Jeremy réussissait à dompter Flamme, Norton le lui reprendrait. Et s’il échouait, il serait puni, privé de nourriture ; ce serait tout bénéfique pour ce vieil avare de fermier.

Mais une raison secrète poussait Norton à agir de la sorte. Il avait bien vu comment Chien jaune, le métis, savait s’y prendre avec l’apaloosa. Or Jeremy était un métis lui aussi. Et même plus qu’un métis, un Indien pur sang, très certainement. Car Jeremy était un enfant trouvé. « Un fils de personne », comme on disait derrière son dos. Il avait été abandonné sur les marches de l’église baptiste de Redstone, enveloppé dans un bout de couverture déchirée dont le tissage désignait sans équivoque les Indiens qui vivaient de l’autre côté des collines. Il n’avait pas trois mois.

C’est la femme du pasteur, le révérend Moriarty, qui le trouva. Il avait ouvert des yeux noirs si empreints de tristesse qu’elle y avait vu le reflet de toute la misère du monde. Une femme indienne avait abandonné son enfant. On ne saurait jamais pourquoi. Peut-être que si elle avait su écrire, elle aurait glissé un mot dans le bout de couverture pour expliquer son geste : « Je suis pauvre, je ne peux pas le nourrir. » Ou bien encore : « Je suis malade, je vais mourir, sauvez mon enfant. » Mais sans explications, l’enfant avait été exposé sur les marches de l’église, offert à qui voudrait bien le prendre, aux bandits de toute espèce qui auraient très bien pu s’en emparer pour en faire un petit esclave.